



XI.

Pendant huit jours, Jacques fut d'une obéissance, d'une soumission exemplaires! Denise, qui ignorait la cause de ce changement, l'attribuait volontiers à l'influence de son cher petit Pierre. Il est d'ailleurs juste de dire que, quand notre jeune insubordonné jouait avec son grand Cousin, il se montrait toujours beaucoup plus raisonnable.

Il avait été convenu que deux fois par semaine, tous les enfants, sauf Madeleine, iraient au bain. Comme on avait loué une tente fermée pour toute la durée du séjour les jeunes baigneurs s'y déshabillaient tour à tour, par rang d'âge et couraient à la mer. Après le bain au contraire, c'était Simonette qui rentrait la première parce que, plus petite, elle devait moins séjourner dans l'eau que les autres.

Or, Jacques avait pour mission d'attendre la fillette, de lui donner la main pour entrer dans les vagues, d'y sauter avec elle et de ne la lâcher que quand Denise faisait, dix minutes après, le signal de son retour à la tente. Alors Jacques avait devant lui dix autres bonnes minutes pour gambader à son aise avec les deux plus grands.

Néanmoins c'était une sujétion qui pesait à son indépendance et il n'était pas rare qu'il se montrât de fort méchante humeur envers sa petite sœur.

Or huit jours après l'accident des dunes, il avait, en arrivant dans les vagues avec Simonette, vainement cherché des yeux Pierre et Yvan. Distract, préoccupé il avançait toujours tenant la fillette par la main, mais l'oubliant totalement pour ne songer qu'à ses compagnons. Or Simone sentait l'eau monter jusqu'à son cou alors que d'habitude cela n'arrivait guère qu'au moment où passaient les grosses vagues.

— Jacques, dit-elle, retournons en arrière, regarde, nous avons dépassé le brise-lames et Denise a défendu que tu ailles plus loin avec moi.

— Tu m'ennuies, gronda le désobéissant petit garçon. Quand j'aurai vu Pierre et Yvan, nous retournerons en arrière, pas avant.

— Eh! bien, je ne te suivrai pas, reprit la fillette qui lâcha la main de son frère, et je retourne près de Denise.

— A ton aise, dit Jacques, qui eût été satisfait d'être débarrassé d'elle, mais pensait néanmoins qu'elle n'oserait s'en aller seule.

Simone était cependant bien résolue à ne plus désobéir et elle revenait vers la grande cousine. Seulement la pauvre petite n'avait pas calculé qu'elle pouvait être renversée par les vagues auxquelles elle résistait fort bien à la main de Jacques plus haut et plus fort, mais qu'elle ne pourrait vaincre seule.

Elle n'avait pas fait trois pas qu'une grosse lame la culbuta; l'eau bruissa dans ses oreilles; sa petite bouche, ses narines en furent remplies et Simonette perdit connaissance. Juste à ce moment, Jacques, qui avait enfin aperçu Pierre et Yvan, se retournait pour voir si sa petite sœur avait regagné la tente avec Denise et, ne les apercevant pas, se disait, égoïste, indifférent: „Bah! elles seront déjà rentrées!” Il courut donc vers son cousin.

S'il avait mieux cherché à voir, il eût été épouvanté de constater que Denise et tante Irène étaient affolées de les avoir perdus de vue un moment à cause de nouveaux baigneurs survenus après leur entrée dans la mer. Or tandis que tante Irène, qui pouvait mieux voir à cause de sa haute taille, disait à Denise:

— En tous cas, ils ont dépassé le brise-lames car ils ne sont pas parmi les baigneurs d'avant . . . une grosse voix cria :

— Ah ça ! on laisse donc les enfants barboter dans l'eau comme de petits canards ici, et sans s'inquiéter s'ils se noient ! Voyons, à qui donc est celle-ci ?

Les deux femmes virent alors un baigneur sortir de la mer tenant Simone dans ses bras.

Denise devint plus blanche que son col de dentelle et se sentit dans l'impossibilité de faire un pas ! Heureusement, tante Irène, plus vigoureuse s'était précipitée, avait saisi l'enfant et la ramenait dans la tente, sans se soucier cette fois de mouiller sa toilette de mousseline.

— Tirez-lui la langue, cria de loin le baigneur en son langage vulgaire ; n'y a pas de danger qu'elle ait passé, je l'ai vue tomber à dix mètres de moi et je l'ai relevée tout de suite. Elle a simplement bu un coup de trop !

Ces mots avaient rendu un peu de forces à Denise, qui parvint à suivre tante Irène.

Celle-ci, avec une énergie peu commune, se mit à pratiquer la respiration artificielle, après avoir couché la fillette, la tête plus basse que le corps ; et bientôt, par le mouvement régulier de la traction de la langue, l'enfant ouvrit les yeux en rendant l'eau de mer absorbée.

— Denise, j'ai pas été méchante, dit-elle tout de suite, je n'ai pas voulu suivre Jacques et c'est pour cela que je suis tombée.

— Oui, ma chérie, dit la grande cousine qui, par une

détente nerveuse, sanglotait éperdûment, maintenant que tout danger était passé.

Simone fut alors frictionnée par la rude main de tante Irène, puis emportée à l'hôtel dans une chaude couverture de laine, couchée dans son petit lit où certaine tisane, bue quasi bouillante et bien sucrée, eut le don de l'endormir promptement. Denise avait laissé agir sa compagne, la sachant plus expérimentée qu'elle.

Pendant ce temps, la grande sœur avait fait signe à Pierre qu'il eût à sortir des vagues avec Yvan et Jacques, les vingt minutes que devait durer leur bain étant d'ailleurs largement écoulées.

Dès que le jeune frère aperçut sa chère grande, il fut frappé de l'altération de ses traits.

— Qu'as-tu donc, Denise, interrogea-t-il ?

— Demande à Jacques ce qu'il a fait de sa sœur, répondit celle-ci.

Jacques baissait les yeux n'osant questionner, devenu tout pâle lui-même et sentant bien qu'il avait dû se passer quelque chose de grave. Aussi fut-il rapidement prêt et courut-il plus vite encore à l'hôtel où il était sûr de trouver tante Irène et Simone.

Mais quand il y arriva, grande fut sa stupéfaction de ne voir personne dans la salle à manger. Il monta frapper timidement à la chambre de tante Irène. Pas de réponse ! A celle de Denise . . . même silence !

Pourtant là, il lui a semblé entendre quelque chose. Il toque une seconde fois, et tante Irène paraît entrebâillant la porte avec mille précautions. Pas assez cepen-

l'accident des dunes et l'engage fortement à télégraphier à Mr. Dubreuil de venir reprendre Jacques.

L'oncle arriva le lendemain matin. Quand Denise lui eut tout conté.

— Mais dis-moi, ma grande, lui demanda-t-il, comment se fait-il donc que toi, si prudente, tu aies confié Simone à Jacques pour le bain ?

— Père, répondit-elle, voyez de cette fenêtre le brisant (ils étaient dans sa chambre qui donnait sur la mer) Jacques avait défense absolue d'aller plus loin ! Or à l'heure où les enfants prenaient leur bain, la mer ne pouvait arriver qu'à la ceinture de Simone et je les surveillais à huit ou dix mètres de là avec tante Irène. C'est une fatalité qu'hier, juste au moment où Jacques s'éloignait avec la petite, toute une bande de baigneurs entraît à l'eau et me les faisait perdre de vue.

— C'est vrai, dit le père, tu ne pouvais prévoir cela.

Jacques fut appelé. Il arriva confus, des larmes dans les yeux.

— Je ne vous ferai pas de reproche, lui dit son tuteur. Vous êtes assez puni, ce me semble, en voyant votre pauvre petite sœur au lit, prise de fièvre cette nuit, sans que le docteur puisse encore nous dire quelles seront les suites de votre inqualifiable désobéissance. Mais puisque vous troublez ici la paix de tous, je vous emmène aux Isnes. Seulement comme mes occupations ne me permettent pas de vous surveiller, je vous mettrai, pendant toute la durée des vacances, en pension chez Mr. Clerks,

votre instituteur. Vous y apprendrez à obéir comme ses enfants, vous y mènerez une vie simple qui vous fera le plus grand bien.

Le soir même, Mr. Dubreuil repartait pour les Isnes avec Jacques et le lendemain celui-ci s'installait dans la petite maison de Mr. Clerks. Deux jours après, Denise écrivait à son père : "Simone va bien ; pas de pneumonie, un gros rhume seulement."

Toutefois l'énergique tuteur trouva nécessaire, afin que la leçon fût plus fructueuse et définitive, de laisser Jacques trois jours encore dans l'angoisse d'ignorer comment allait sa sœur. Il est juste de dire, à la louange du petit garçon, que le chagrin de quitter la mer, l'humiliation d'être banni des siens et d'entrer chez un étranger, compta moins pour lui, pendant ces quelques jours, que l'anxiété toujours croissante de croire Simone gravement atteinte. Et quand il la sut remise, sa joie ne connut pas de bornes.

— Allons, se dit Mr. Dubreuil, il y a de la ressource en cet enfant ; le fond est bon ; nous en ferons quelque chose !

Tante Irène, Denise et les enfants vivaient à présent dans un calme complet. La grande sœur jouissait pleinement de la présence du cher petit frère avec lequel elle faisait souvent d'interminables causeries tandis que tante Irène entreprenait, avec les enfants, de longues promenades qui eussent fatigué Denise.

Ensemble, ils reparlaient du passé, de leur chère ma-

man, du collège, des études. Mais si Denise touchait un mot de l'avenir, du diplôme d'ingénieur agricole, du retour définitif de Pierre au foyer pour seconder le père dans ses travaux, l'adolescent se dérobait.

Que se passait-il donc en lui ?

Nous le saurons bientôt.

PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

ERRATA.

| | | | | | |
|--------|----------|-------------|---------------|---------|----------------------------------|
| Page 2 | ligne 10 | d'en haut : | dirrgeait | lisez : | <i>dirigeait</i> |
| „ 7 | „ 6 | „ haut : | contigüe | „ | <i>contiguë</i> |
| „ 16 | „ 12 | „ bas : | fâché | „ | <i>fâchée</i> |
| „ 26 | „ 11 | „ bas : | suberbe | „ | <i>superbe</i> |
| „ 25 | „ 1 | „ bas : | qui aime | „ | <i>qu'aime</i> |
| „ 36 | „ 7 | „ haut : | mycroscopique | „ | <i>microscopique</i> |
| „ 42 | „ 14 | „ haut : | | „ | <i>Puis tout à coup</i> |
| „ 78 | „ 10 | „ bas : | venue | „ | <i>venu</i> |
| „ 86 | „ 14 | „ bas : | l'eau bruissa | „ | <i>l'eau se mit à bruire</i> |
| „ 93 | „ 2 | „ bas : | portant | „ | <i>partant</i> |
